

HOP

HOP

HOP

l'amour!

JULIE
LERAT-GERSANT

Scriveo

HOP
HOP
HOP
l'amour!

L'autrice

Julie Lerat-Gersant est née à Caen en 1983. Après des études en école supérieure de théâtre, elle cofonde en 2006 la compagnie La Piccola Familia avec Thomas Jolly. Depuis, elle travaille au théâtre en tant qu'actrice et dramaturge. Après avoir intégré l'Atelier scénario à la Fémis, elle réalise en 2022 son premier long-métrage, *Petites*, produit par Sophie Révil et Denis Carot et distribué par Haut et Court. *Hop hop hop l'amour!* est son premier roman chez Scrineo.

© 2023 Scrineo

73, boulevard de Sébastopol, 75002 Paris

www.scrineo.fr

Diffusion : Interforum

Directeur éditorial : Jean-Paul Arif

Responsable éditoriale : Floria Guihéneuf

Éditrice : Dorine Borghino

Mise en page : Céline Ranger

Correction : Caroline Vanhoove

ISBN : 978-2-38167-150-5

Dépôt légal : février 2023

JULIE
LERAT-GERSANT

HOP
HOP
HOP
l'amour!

Scri*Neo*

À François et nos trois merveilleuses drama queens

1

Je m'appelle Ann. Anne sans « e ». Depuis bientôt quinze ans, je porte avec moi cette petite lubie maternelle. Nous n'avons aucune racine anglophone dans la famille mais ma mère, prise d'un coup de folie post-accouchement, a trouvé essentiel et magnifique d'ôter la voyelle finale de mon prénom. Tout ça à cause d'un vieux film en noir et blanc dans lequel l'héroïne déclare à propos de sa fille, interprétée par la sublime Ann Blyth : « Je ferai n'importe quoi pour elle. » Le jour de ma naissance, c'était l'évidence : je serai Ann et ma mère fera n'importe quoi pour moi. Mon père transi d'amour a trouvé ça aussi absurde que charmant. En deux temps trois mouvements, je fus donc mesurée, pesée et affublée à vie d'un prénom tronqué. Mes parents ont beau cancaner sur mes copains qui ont des prénoms de séries, en attendant c'est moi qui ai dû me coltiner la prof d'anglais à la rentrée. Elle était persuadée que j'étais bilingue.

Oh no, no, my parents have decided this comme ça à l'arrache *without réfléchir!* *I am* en seconde 2 au lycée Édouard-Gand à Amiens *and there is* peu de temps encore, *I was* ce que l'on peut appeler une adolescente insouciante.

Jusqu'ici, mon prénom mis à part, tout était à peu près normal dans mon existence. Et quand je vois à quel point tout peut dégringoler dans la vie, je m'aperçois que le choix de m'appeler Ann n'était qu'une fantaisie, pas une anomalie. Aujourd'hui, c'est différent. Ma légèreté a été purement et simplement balayée devant ce constat inéluctable : ma famille est en plein naufrage. Il y a quelques jours encore, j'étais comme cette idiote à bord du *Titanic* qui écoute l'orchestre dans la salle à manger de première classe, se délectant de mets hors de prix, sans avoir même senti le choc du paquebot contre l'iceberg au milieu de l'océan Atlantique Nord. Mais demain à 15 h 23, cela fera précisément une semaine que j'ai découvert à mes dépens que notre quatuor familial n'est pas plus étanche ou insubmersible que ce bon vieux paquebot.

Pourtant, si vous pouviez nous voir, vous n'auriez aucune suspicion. Dans notre maison familiale aux briques rouges et volets bleus, je me tiens faussement innocente au milieu du salon : 1 mètre 68, 53 kilos

toute mouillée, en jean taille basse et vieilles baskets blanches adorées et chéries. Une mèche de cheveux châtons mi-longs archi-fins tombe sur mes yeux qui, à mon grand désespoir, sont marron. Avec une hypocrisie parfaitement maîtrisée, je souris à ma mère qui me propose un thé au jasmin. Je fais comme si tout était absolument habituel. Une fin d'après-midi paisible et tranquille dans la banlieue amiénoise. Je joue la parfaite partition de l'adolescente « éveillée, dynamique et solaire », comme on peut le lire sur mon bulletin trimestriel. Ni mes parents ni ma microbe de sœur ne semblent déceler le séisme intérieur qui m'agite depuis maintenant cinq jours vingt-deux heures et trente-deux minutes exactement.

Assise sur le tapis moche et bariolé, ma petite sœur fait une partie de dames chinoises en tournant méthodiquement autour de l'étoile colorée, comme si elles étaient trois Carmen à jouer les unes contre les autres. Robe bohème et chignon flou, un masque d'argile blanche sur le visage, ma mère s'est installée avec un polar sur le canapé, pelotonnée dans son châle bleu nuit. Les livres policiers sont son péché mignon. Elle les dévore un peu coupable comme si lire ce type de littérature était passible de honte ultime devant ses copains intellos. Mon père, un grand brun aussi

câlin que rugueux, nous embrasse toutes les trois avant de filer travailler à l'hôpital. Sans lâcher les yeux de son livre, ma mère me lance négligemment :

— Tu nous fais chauffer l'eau, chérie ?

Je peste intérieurement. Comme d'habitude, elle me propose gentiment un thé mais deux minutes plus tard, elle a toujours les fesses vissées sur le canapé. Je ronchonne en m'exécutant pourtant dans la cuisine :

— T'abuses, maman !

Je ne la regarde pas, mais j'imagine parfaitement ce qui se passe dans mon dos. Ma mère a dû lever la tête de son livre et me lancer un regard surpris et désappointé. L'argile a dû craqueler sous son sourcil levé et interrogateur. Je viens en effet de lui envoyer un signal d'alarme très clair : je l'ai appelée « maman ». Or, contrairement à la majorité de mes copines, j'appelle mes parents par leur prénom depuis que je suis minuscule. Léa et Denis ont pour moi des sonorités beaucoup plus rassurantes que les classiques « maman » et « papa ». Si je les utilise, ça signifie clairement que je suis soit en colère, soit très sérieuse. Cette petite particularité familiale fait d'ailleurs bondir ma meilleure amie, Manelle : un spécimen rare en voie de disparition qui allie beauté, humour et légèreté. Elle a le teint mat de sa mère, des seins qu'elle met en

valeur dans des décolletés plongeants, une magnifique chevelure qui dégringole sur ses épaules menues, et un sourire ravageur qui retourne le cœur des garçons depuis le CM2.

— Ma mère, elle serait dingue si je l'appelais Jasmine au lieu de maman ! ressasse-t-elle à intervalles réguliers.

Cette fille est à la fois extraordinaire et insupportable. Elle me connaît sur le bout des ongles, nous pouvons vraiment parler de tout et pendant des heures. Mais elle est aussi capable de me planter du jour au lendemain pour un garçon, même si notre sortie est prévue depuis des lustres. Elle a le don de me rendre le sourire quand je suis d'humeur exécration et un talent sans pareil pour me faire rêver et imaginer notre vie en colocation quand nous serons étudiantes dans trois ans. Moi, en fac de lettres, et elle, en études d'anglais. Manelle fantasme sur les States, la statue de la Liberté et même une visite au MoMA, elle qui ne met pourtant jamais les pieds dans un musée ! Elle nous invente des fêtes à n'en plus finir, des amoureux transis qui font le pied de grue en bas de chez nous et des placards remplis de fraises Tagada.

Ma mère affirme qu'il est trop tôt pour décider du métier que l'on veut faire. Elle, elle a changé d'avis mille fois. Elle est persuadée qu'il en sera de même pour moi.

Jusqu'ici, j'avais tendance à prendre pour argent comptant tout ce qu'elle pouvait me dire. Comme si elle savait mieux que moi.

— Psychologiquement, c'est très moyen de penser pour sa progéniture, affirme avec beaucoup d'aplomb ma Manelle chérie.

En vérité, ma copine n'y connaît rien en psychologie, mais avec tous les tests qu'elle fait dans les magazines, elle se prend pour Sigmund Freud. Ça aussi, ça fait partie du package Manelle, tout comme son égocentrisme exacerbé. Tu lui parlerais de la crise d'épilepsie du chien de ta grand-mère, elle trouverait le moyen de ramener ça à un détail de sa vie quotidienne. Nous sommes donc amies depuis le CM2 et j'ai appris à composer avec cet ensemble de qualités immenses et de défauts un peu honteux qui la constitue. Être amie avec Manelle, c'est accepter de revenir régulièrement et en boucle sur certains sujets qui l'obsèdent : les épaules musclées de son cousin, la cellulite qu'elle n'a que sur la cuisse gauche, ma relation avec ma mère, notre future colocation à New York ou Los Angeles, selon la série qu'elle regarde à ce moment-là. Et évidemment ses histoires d'amour tumultueuses qui dépassent rarement quatre jours.

En versant l'eau frémissante, je repense à l'analyse de Manelle de samedi dernier.

— Léa a du mal avec sa place de mère. Elle veut que tu l'appelles par son prénom pour rester jeune à jamais. Tu es sûre qu'elle a pleinement accepté sa maternité ?

Depuis quelques mois, ma meilleure amie lance régulièrement des piques envers ma mère. Ça n'est jamais franc du collier et trop insidieux pour que je lui en fasse ouvertement la remarque. J'ai l'impression un peu idiote qu'elle aimerait que je sois agacée par ma mère comme elle peut l'être par la sienne. Mais jusqu'ici, je n'avais personnellement aucune raison d'entrer en rébellion. J'ai toujours adoré ma mère et trouvé un peu pathétique ce besoin de toutes mes copines de critiquer les leurs à tout bout de champ. Comme s'il existait une case « mère *has been* qui ne comprend rien aux problématiques de sa fille » et que, à l'adolescence, il fallait forcément la cocher. Pourtant, aujourd'hui, je commence sérieusement à me demander si ma copine n'est, tout simplement, pas plus lucide que moi.

Ma mère lève les yeux vers moi et me sourit tendrement. Je retire délicatement la petite boule à thé en métal perforé de la théière. L'odeur de jasmin envahit le salon. Je revois les dernières semaines défiler et j'ai autant envie de lui arracher son masque d'argile que d'éclater en sanglots.

2

Rétrospectivement, à bien y réfléchir, c'est à la Toussaint que tout a dû basculer.

Il y a un mois et demi, bien que pluvieuses, les vacances furent délicieuses. Carmen était inscrite toute la journée au centre aéré, Léa travaillait jusqu'à 19 heures et Denis allait et venait en garde à l'hôpital. Cette conjoncture m'offrait d'immenses plages de liberté avec Manelle. En fin de matinée, on révisait vaguement nos cours. Puis, l'après-midi, nous partions errer des heures dans le centre d'Amiens malgré un temps glacé, genre froid humide qui rend les cheveux flagadas, les joues rouges, et nous oblige à enfiler d'horribles imperméables.

Le dernier samedi des vacances, Manelle a piqué à Monoprix des piercings aimantés, les glissant ni vu ni connu dans la poche de son jean. Depuis toujours, j'admire son assurance et son flegme. J'ai la certitude

que si, moi, je m'essayais à voler, je deviendrais aussitôt écarlate, j'aurais les mains moites et le cœur prêt à exploser. Pour me justifier devant elle, j'ai argumenté à coups de grandes théories fumeuses sur le besoin de confiance entre le système et les consommateurs. Pour l'achever, je lui ai rappelé qu'au Danemark, les gens s'arrêtent sur le bord de la route pour acheter leurs légumes à un stand que personne ne surveille. Il y a un petit pot où ils laissent l'argent et ils se rendent eux-mêmes la monnaie. Ce serait impossible en France. J'ai défendu devant mon amie cette nécessité de changer la mentalité des Français. Il ne faut rien attendre des adultes. C'est à nous de nous bouger. Comme je suis assez habile pour jongler avec les mots, elle a été vite convaincue et n'a pas insisté. Bonne copine, elle a tout de même piqué un piercing pour moi aussi. Ah comme je l'aime ma Manelle !

De retour à la maison, vautrée sur le lit de ma chambre mansardée, j'essayais avec plus ou moins de succès de faire tenir le piercing argenté sur la paroi fine de ma narine quand nous est parvenue la voix grave et joyeuse de mon père, deux étages plus bas :

— Ça vous dit de manger à l'anglaise, les filles ?

Dans notre famille, « manger à l'anglaise » signifie comme dans la tradition britannique manger tôt,

mais surtout ça implique aussi que mon père fasse des crêpes. Au premier étage, j'ai entendu Carmen sauter de joie et hurler en chantonnant :

— Manger à l'anglaise, mange-mange-manger à l'anglaise!

— Tu fais ton trombone d'abord, Carmenita, OK? a répondu mon père du tac au tac.

Carmen a dû ronchonner. Ma sœur a huit ans, une tignasse blonde bouclée que je lui envie et les dents du bonheur. Elle fait de la musique depuis notre emménagement à Amiens il y a cinq ans. À Paris, où j'ai grandi jusqu'à mes neuf ans et demi, il n'avait jamais été question de jouer d'un instrument. Mais en arrivant à Amiens, ma mère s'est mise à travailler au conservatoire. Tout à coup, mes parents ne juraient plus que par le jazz et l'apprentissage du solfège semblait aussi primordial qu'apprendre à lire, compter ou faire du vélo. Du haut de mes neuf ans et demi, j'avais catégoriquement refusé, traumatisée par mon institutrice de CE2 qui m'avait demandé de faire du play-back pendant le spectacle de fin d'année. Honteuse, j'avais bien enregistré la leçon : je chante tellement faux qu'il vaut mieux que je fasse semblant. Depuis, j'ai inventé mille stratagèmes pour ne pas chanter en public. Même la perspective d'entonner « Joyeux anniversaire »

me panique et au collègue, le cours de musique était celui que je redoutais le plus. Au dire de sa professeuse, *a contrario*, Carmen est plutôt douée. Si elle rechigne souvent à s'exercer, elle finit toujours par abdiquer.

Au milieu des « ouiiiiiiiiin » et des « oooooon » du trombone, mon père nous a appelées une demi-heure plus tard pour manger. On a dévalé les escaliers. J'adore mon père, j'adore les crêpes !

— Léa a appelé, on mange sans elle. Ils ont pris du retard en répèt', nous a-t-il glissé en rattrapant de justesse une crêpe dans la poêle brûlante.

Ma mère est comédienne et ça étonne toujours mes copains. Comme le fait que mes parents soient encore ensemble. Moi, je trouve tout ça normal, c'est ma vie. C'est le reste qui me semble original. Je ne trouve pas ça plus bizarre que mon père qui est sage-femme. Et pourtant, je vois parfois dans le regard des autres que nous ne sommes pas une famille classique. Je me rappelle que, quand nous sommes arrivés à Amiens pendant mon CM2, j'avais expliqué à ma classe que mon père était sage-femme et qu'on venait vivre ici à la suite de l'ouverture du nouvel hôpital. J'avais passé sur les autres raisons et les mille discussions entre mes parents. C'était trop vaste. Il m'aurait fallu parler du prix démentiel de l'immobilier, de l'intérêt de vivre à

Paris si c'était pour habiter en banlieue, de la pollution citadine et du manque de transports en province. J'avais donc omis tous les repas des derniers mois passés à hésiter, se couper la parole, rêver et flipper.

— Et si je ne me refais pas de réseau pro ? – ça, c'était ma mère.

— Je n'en peux plus des conditions de travail à l'hôpital ! Là-bas, je serai au début du projet – ça, c'était mon père.

— Et mes copains ? – ça, c'était Carmen ou moi.

— Mais vous vous en ferez des copains ! – ça, c'était mes parents en chœur.

Après le mot « sage-femme », un garçon de la classe avait gloussé. J'étais devenue toute rouge, M^{me} Girard avait fait son regard le-premier-qui-bronche-a-quatre-exercices-de-grammaire que je connaîtrai par cœur par la suite. J'avais dû expliquer, écarlate, qu'une sage-femme, c'est la personne qui aide les femmes à accoucher. Le mot « femme » se réfère à la femme enceinte et non pas à la personne qui exerce le métier. Étymologiquement, ça signifie « être sage pour les femmes » et non pas « être une femme sage ». En toute logique, un homme peut être sage pour les femmes. Vu l'époque actuelle, j'aurais pu ajouter que c'était engagé comme choix de métier pour un homme. Mais, il y a cinq ans, on était loin des

mouvements MeToo ou BalanceTonPorc. Il faut avouer que j'étais clairement plus intéressée par *Pokémon Go* que par la lutte féministe. À cette époque-là, je trouvais mes parents vraiment chouettes et plus marrants que ceux de mes copains.

On était donc en pleine orgie de crêpes triple Nutella/beurre/Nutella quand tout à coup, Carmen s'est arrêtée de mâcher pour demander :

— Ça veut dire quoi « zone érogène » ?

Zone érogène, c'est le nom du livre que ma cousine a oublié le mois dernier à la maison. Cassandra a vingt-deux ans et elle fait des études de lettres à la fac de Lille. C'est typiquement la grande sœur que j'aurais aimé avoir. Elle est adorable et elle ne me considère jamais comme une gamine. Depuis que je suis petite, elle me conseille des livres et elle se trompe rarement. Régulièrement, elle me donne aussi des vêtements qu'elle ne met plus. D'ailleurs, si mes parents me laissaient faire, je porterais bien sa petite veste en jean tous les jours, été comme hiver ! Il y a deux ans, c'est elle qui m'a montré comment m'épiler. Léa se fichant complètement de ses poils, j'étais soulagée que Cassandra m'apprenne ! C'est une des rares choses que je fais différemment de ma mère, qui trouve que c'est un diktat typiquement masculin. Elle a peut-être raison mais,

au bahut, une fille non épilée est rebaptisée « gorillette ». Plutôt mourir ! Juste avant le cycle natation du début de la quatrième, Cassandra m'a sauvée *in extremis*. Je la revois arracher les bandes de cire en gloussant : « C'est pas du luxe, Ann, c'est pas du luxe ! » J'adore ma cousine même si je ne la vois pas souvent et encore moins depuis qu'elle sort avec un certain Germain.

— Denis, ça veut dire quoi « zone érogène » ? a répété ma sœur avec insistance.

Je ne connais pas non plus la signification exacte de ce terme, mais je pressens que c'est quelque chose d'intime. Mon père est sorti de la cuisine, la poêle à la main et a répondu très à l'aise :

— Alors tu vois, Carmen, « zone érogène », c'est une zone qui donne du plaisir. Par exemple, quand deux personnes font l'amour.

— Papa, papa, mais arrête, c'est bon quoi ! j'ai bredouillé avec une voix un peu aiguë.

Mon intervention a tout empiré, et mon père s'est embarqué dans un discours du type : c'est important de parler de ce genre de chose, ce n'est pas tabou et tout le tralala du père ouvert et à l'écoute de ses enfants, pas du tout gêné. Je suis devenue cramoisie ! Le pire dans toute cette histoire, ça a été la réaction de Manelle.

Elle a souri à mon père, avec sa tête d'importante, comme si elle savait bien tout ça. L'horreur.

Après les crêpes anglaises et le tuto sexo paternel, avec Manelle on a filé dans la chambre d'amis pour regarder un ou deux films. Depuis que je suis petite, à la maison, on regarde les DVD avec un vidéoprojecteur. Le film est projeté sur un grand carré blanc que Denis a peint sur le mur de la chambre d'amis. Manelle adore parce qu'on se croirait au cinéma. Ah ! C'est typique de notre relation à toutes les deux : chacune rêve de la vie de l'autre. Manelle trouve exotique de visionner les films comme ça, tandis que je rêve de pouvoir regarder la télévision à volonté comme elle le fait avec sa mère. Toute mon enfance, j'ai rêvé d'avoir une télé à la maison. Pour mille raisons éducatives et politiques, mes parents étaient contre, mais grâce à une terrible alliance Manelle-Carmen, alléluia, nous avons enfin une télévision depuis deux ans.

Manelle était partie d'un constat assez évident : ma sœur a toujours fait figure d'énergumène au milieu des autres enfants de son âge. De ce fait, notre mère est souvent insistante pour savoir si elle se fait des copines ou si elle ne souffre pas de harcèlement. Manelle a alors très justement théorisé que ma mère s'inquiéterait fortement si Carmen en venait à faire

semblant de connaître les génériques de dessins animés pour se faire des copines. Du jour au lendemain, Carmen a suivi ses conseils à la lettre et s'est mise à chanter à tue-tête : « *Quoi d'neuf Scooby-Doo ? Nous on te suit partout ! On va résoudre ce mystère ! Les indices après tout conduisent à toi mon chou* ». Un soir, au retour de l'école, après trois jours de *Scooby-Doo* à toutes les octaves, Carmen a pris un air de chien battu et a amorcé une première frappe :

— Ce matin, on s'est moqué de moi à l'école. Je jouais avec Laure et Aminata. J'étais contente parce que, pour une fois, on chantait toutes les trois.

Sourire doux-amer de Léa. Elle allait probablement rebondir en posant mille questions sur ces nouvelles copines, mais Carmen l'a prise de vitesse. Elle m'a lancé une œillade complice tout en armant son crochet gauche.

— Et puis, c'est là que je me suis trompée. Je croyais que *Scooby-Doo*, c'était un lapin.

Ma petite sœur a un sens du tempo imparable. À la moue surprise et touchée de Léa, elle a enchaîné du tac au tac d'un petit haussement d'épaules triste et désabusé.

— Dommage, pour une fois que j'avais des copines.

Bim, uppercut ! Avec cette dernière frappe, Carmen a fait tilter le plafond de la culpabilité maternelle.

Game over. Trois semaines plus tard, une télévision trônait à la maison. Bien sûr c'est comme pour internet, c'est très réglementé et on n'a pas le droit de regarder ni quand on veut, ni tout à fait ce qu'on veut. Mais au moins on en a une, et comme elle est au dernier étage, ça reste très facile de tricher.

En tout cas, ce soir-là, Manelle et moi avions d'un commun accord laissé de côté les DVD de films d'auteur inconnus pour regarder avec délectation le film d'horreur programmé à la télévision en deuxième partie de soirée, quand j'ai vaguement entendu ma mère rentrer du théâtre. Quelques minutes plus tard, pour dompter la peur qui m'assaillait devant le film, j'ai prétexté une faim de loup. Je suis descendue chercher le restant de crêpes quand j'ai entendu la voix un peu nerveuse et agacée de ma mère :

— Oh ça va, Denis. On a bu un coup après la répét', c'est tout. On va quand même pas se prendre la tête pour ça, si ?

Mon père a fait claquer sa langue. Petit tic nerveux dont j'ai hérité et qui traduit *a priori* un véritable agacement.

— Commence pas à retourner le truc, Léa. On est samedi soir. Je t'ai attendue comme un con. Tu me préviens juste, je fais autre chose.

— Je t'ai dit pour la répète'.

Mon père l'a coupée d'une voix sèche.

— T'es d'une mauvaise foi, c'est dingue. Il est quasi minuit. T'aurais pu prévenir. T'étais pas en train de bosser, c'est pas grave, tu le reconnais et on passe à autre chose.

Je me suis arrêtée dans les escaliers. Mes parents s'engueulent très rarement. En temps ordinaire, ils sont plutôt du genre détendus. J'ai l'habitude de les voir rire ensemble, danser dans la cuisine et boire du vin rouge en picorant pendant que Carmen et moi finissons de dîner. Ils vont au cinéma, critiquent les autres couples qui se prennent la tête pour des conneries. Ils se disent qu'ils s'aiment, qu'ils se kiffent, qu'ils ont de la chance de s'avoir et de nous avoir. Mon père contemple régulièrement ma mère avec des yeux de merlan frit et lui chuchote qu'elle est belle, que c'est une reine et qu'il l'adore. Leurs disputes sont rares mais quand ça arrive, elles traînent sur l'ambiance familiale pendant plusieurs jours. Sur le moment, j'ai juste pensé qu'on se passerait de crêpes avec Manelle et j'ai tourné les talons.

Rétrospectivement, après ma découverte explosive de mercredi dernier, tout a résonné différemment. Je me suis rappelé leur dispute et la voix légèrement avinée de Léa :

Hop hop hop l'amour !

— On ne va pas devenir un vieux couple. J'ai passé une soirée détendue avec les copains et tac, tu me prends la tête. Tu fais chier, Denis. Tu me fais pas rêver, là.

*Découvrez aussi
chez ScriNeo*



L'ODEUR DE LA PLUIE

Gwendoline Vervel

« – On a toujours tout fait en même temps. Amies, à la vie à la mort. C'étaient pas des paroles en l'air, si ? Cette année va être inoubliable, je te le garantis.

Tout excitées, on éclate de rire lorsque la pluie redouble d'intensité. L'eau ruisselle sur l'asphalte à quelques mètres de nous. L'odeur qui remonte du macadam est très agréable. C'est l'odeur de la liberté. »

Cette année, c'est la rentrée en seconde tant attendue pour Fred, Mélodie et sa meilleure amie Faustine.

Pour les deux jeunes filles, c'est le moment ou jamais de se faire une place dans la bande des frères Colin qu'elles cherchent à intégrer depuis des années.

Pour Fred, c'est un nouveau départ, loin du collège où il s'est fait harceler pendant plus d'un an.

Mais ce qui devait être une année de rêve se transforme en cauchemar...

Au milieu de la tempête, c'est la force de leur amitié qui leur permettra de rester debout.



DES PENSÉES POUR VIOLETTE

*Charlotte
Bousquet*

Violette, ancienne pianiste de renom, n'a plus touché un instrument depuis des années. Jusqu'à l'arrivée d'Adagio.

Adagio, chat tigré aux yeux verts adopté dans un refuge, qui lui redonne le goût de vivre. Et l'envie de rejouer du piano.

Mais un jour, Violette tombe dans le coma.

Malgré le pessimisme des médecins, Pauline et Kirian, ses petits-enfants, refusent de perdre espoir et décident de se battre pour la ramener à eux... Et si Adagio pouvait les aider à retrouver Violette ?

Il faut faire vite, car elle s'enfonce de plus en plus dans les brumes de l'inconscience...

Un récit bouleversant sur la famille, la passion et la musique.



Au nom de nos rêves

Sylvie Baussier, Pascale Perrier, Silène Edgar,
Régine Joséphine, Christine Féret-Fleury, Pascaline Nolot,
David Bry, Marie Colot, Fabien Fernandez, Aurélie Gerlach,
Charlotte Bousquet

*Un roman, onze personnages, onze auteur.rice.s qui s'associent
au nom de la solidarité.*

Nola vit dans une chambre de bonne. Marwan travaille la nuit pour payer ses études. Célian ne sort plus de chez lui depuis le confinement. Entre angoisse et précarité, leur

seul refuge est l'association « Liens publics », un espace de solidarité et d'espoir pour les étudiants. Benjamin et Espérance, les bénévoles, y apportent réconfort, repas et soutien.

Jusqu'au jour où Roger, le propriétaire, vend le local.

Alors que l'association risque de disparaître, ils décident de se battre ensemble pour la défendre. Parviendront-ils à sauver ce lieu qui les unit ?



Un avis, une suggestion?

Inscrivez-vous sur notre site **www.scrineo.fr**
et téléchargez des bonus, recevez
nos newsletters et toutes les informations
sur nos prochaines parutions!
Vous pouvez également nous suivre sur
nos réseaux sociaux pour être au courant
de nos dernières actualités :



@EditionsScrineo



@scrineo



@scrineo

Imprimé en France par xxx

Cet ouvrage a été imprimé sur un papier issu de forêts
gérées durablement, de sources contrôlées.

*Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous
les pays. Toute reproduction de cet ouvrage, même partielle,
est interdite (loi 49.956 du 16.07.1949).*

*Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées
à la jeunesse, modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011.*

HOP HOP HOP l'amour!

Je m'appelle Ann. Sans « e ». Jusqu'ici, mon prénom mis à part, tout était à peu près normal dans mon existence : une vie de lycéenne tranquille avec une petite sœur plutôt sympa et des parents attentionnés, actrice et sage-femme... Une famille unie, quoi !

Et pourtant, je viens de découvrir le plus terrible des secrets : ma mère trompe mon père avec son metteur en scène. Depuis ce virage à 360°, adieu l'insouciance : ma famille est en plein naufrage. Et le pire du pire ? Sa troupe de théâtre va venir répéter dans mon lycée après les vacances de Noël !

Entre un voyage à Londres, un baiser raté, le cinéma de Michael Curtiz et de plus en plus de mensonges, je tente de démasquer la face cachée de ma confidente depuis ma plus tendre enfance : ma mère.

Allez, hop hop hop, je ne vais quand même pas la laisser me gâcher la vie !



**DE PÉRIPÉTIES EN SURPRISES,
UN BEAU ROMAN SUR LA RELATION
MÈRE-FILLE, BOURRÉ DE
TENDRESSE ET D'HUMOUR.**

16,90 €

ISBN : 978-2-38167-150-5



Imprimé en France chez des imprimeurs respectueux de l'environnement.

Illustration et maquillage : Fénelia Maitte

Scrineo

www.scrineo.fr